

Écriture de soi et narcissisme

Collection « Actualité de la psychanalyse »

dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut point la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre, et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Sous la direction de
Jean-François Chiantaretto

Écriture de soi et narcissisme

Collection « Actualité de la psychanalyse »

ères

Cet ouvrage est issu des participations
au colloque « Écriture de soi et narcissisme » qui
s'est déroulé à Paris, les 24 et 25 septembre 1999.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Ouvrage publié avec le concours du Centre national du livre

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2550-0
Première édition © Éditions érès 2002
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

<i>Jean-François Chiantaretto</i> Avant-propos	7
<i>Georges-Arthur Goldschmidt</i> L'écriture de Narcisse	11
<i>Anne Roche</i> La forme de Narcisse	21
<i>Régine Robin</i> Le monolinguisme de l'autre ou de l'un : les écrits autobiographiques de Jacques Derrida	31
<i>Michèle Huguet</i> Dimension narcissique et expérience mystique Le récit de vie dans l'œuvre de sainte Thérèse d'Avila	47
<i>Anne Clancier</i> Les blessures du narcissisme Les œuvres autobiographiques de Boris Schreiber	59
<i>Catherine Wieder</i> Un nom pour écrire, un nom d'autobiographe	67
<i>Ghyslain Levy</i> La machine à jouir de Louis Calaferte	75

<i>Jacqueline Rousseau-Dujardin</i>	
Christa Wolf dans <i>Trames d'enfance</i> : perplexité narcissique.....	93
<i>Simon Harel</i>	
Écriture du psychanalyste et transnarcissisme.....	109
<i>Philippe Gutton</i>	
Lisible et non lue, l'écriture adolescente ?	121

Avant-propos

Il y a dans le langage courant un malentendu concernant le narcissisme, un malentendu fécond. Lorsqu'il est dit de quelqu'un qu'il est trop narcissique, l'excès ainsi décrit correspond en fait à un défaut. La personne dite narcissique souffre de failles narcissiques. Qu'une telle personne se serve des autres pour se prouver qu'elle est bien le centre du monde renvoie généralement à ceci : au début de son existence et après, elle n'a pu suffisamment s'éprouver comme étant au centre des investissements maternels et paternels – ce qui d'ailleurs n'exclut pas que ces parents aient pu être trop centrés sur leur enfant, censé combler leurs propres carences narcissiques.

Il reste que la psychanalyse, qui s'y entend pour lever ce malentendu, n'a cessé, depuis Freud jusqu'à aujourd'hui, d'affronter le narcissisme comme un point de résistance particulièrement difficile. C'est vrai au plan clinique, avec les « pathologies narcissiques », qui mettent assez radicalement la cure en échec : elles obligent à émettre l'hypothèse d'un roc narcissique qui ferait obstacle à la guérison bien spécifique proposée par la psychana-

Jean-François Chiantaretto, psychologue clinicien, psychanalyste, maître de conférences et directeur de recherches à l'université Paris VII-Denis-Diderot.

lyse. C'est tout aussi vrai au plan théorique, et d'ailleurs les deux plans peuvent-ils être séparés ? Le narcissisme est théorisé assez tardivement par Freud, et son introduction dans la métapsychologie restera toujours problématique.

Freud ne rapprochera libido narcissique et pulsions d'autoconservation que plusieurs années après l'introduction officielle du terme en 1914. Et la seconde topique n'arrangera rien, avec la distinction des narcissismes primaire et secondaire, laquelle oppose donc un premier état narcissique, en deçà de toute relation objectale, au narcissisme dit secondaire, qui désigne un rebroussement des investissements objectaux sur le moi. Une telle opposition échoue en effet à prendre véritablement en compte que le petit d'homme, au moins dès sa naissance, est d'emblée en relation. Elle échoue également, ceci allant avec cela, à rendre compte de l'expérience constitutive de l'appartenance au monde, sans laquelle ni les investissements narcissiques ni les investissements objectaux ne seraient viables. Il y a lieu, effectivement, d'envisager le narcissisme et du point de vue de la genèse du sujet, dans l'articulation des pulsions partielles et du choix d'objet – pour reprendre les termes freudiens –, et au titre d'une dimension fondatrice de l'être tout au long de la vie, une dimension sans laquelle l'expérience de soi en relation ne serait pas possible.

Freud nous a ainsi légué quelques questions, toujours vives aujourd'hui, qui se posent à partir de l'expérience de soi rendue possible avec la psychanalyse. Elles peuvent et doivent être posées aussi à partir de l'écriture de soi, c'est-à-dire de ces formes d'écriture (autobiographie, journaux, mémoires, etc.) qui affirment le projet d'une autoprésentation certifiée par l'auteur.

La double polarité (narcissique, objectale) du travail dans toute œuvre, notamment d'écriture, prend avec ces formes-là un enjeu spécifique. Dans l'écriture de soi, le pôle narcissique est « constitutionnellement » renforcé par le statut du texte, lieu d'élection et d'incarnation d'une représentation de soi, dont la mission est de donner corps à ces illusions narcissiques qui tout à la fois nous font vivre et nous empêchent de vivre, en particulier le fantasme d'autoengendrement et la croyance en sa propre immortalité, les sentiments d'unité et de continuité.

De quelles expériences de soi témoigne l'investissement d'une autoprésentation dans l'écriture ? Dans quelle mesure cette expérience qui passe par l'écriture est-elle partageable ?

Cela suppose de s'interroger sur le statut de l'autoprésentation dans le texte, chaque fois singulière en ce qu'elle renvoie au destin psychique de la première blessure narcissique : la non-permanence de la mère pour l'*infans*. Il s'agit bien de questionner le texte dans son effort – plus ou moins consenti, plus ou moins réussi – pour constituer ou garantir un espace interne séparé, c'est-à-dire sur ce qu'il indique de la qualité du travail mémoriel et de la liberté acquise vis-à-vis des oracles maternels, susceptibles de réduire l'écriture de soi à la progressive révélation d'un destin pour toujours *déjà écrit*. C'est ainsi la fonction de l'autre dans l'écriture de soi qu'il faut penser, soit encore l'idée même d'interlocution interne.

Telles sont les questions qui *tiennent* ensemble les textes réunis ici ¹, jusqu'à, je crois, n'en faire qu'un. Elles sont posées dans le respect de la singularité des textes et des auteurs, respect qui passe par le dialogue entre psychanalystes et spécialistes de la littérature.

La première partie de l'ouvrage a une vocation introductive. Le propos de Georges-Arthur Goldschmidt est véritablement introductif en ce qu'il aborde d'un même mouvement les origines narcissiques et les origines historiques de l'écriture de soi, éclairant ainsi ce paradoxe qui fait du plus intime de soi tout à la fois le plus insaisissable et le plus impersonnel. Anne Roche vient en somme compléter la démarche en proposant une perspective délibérément « pré-freudienne » cherchant dans la figure mythique de Narcisse une « fertilité esthétique, d'ordre structural ». Quant à Régine Robin, dans une perspective à la fois freudienne et post-freudienne, elle montre à l'œuvre chez Derrida plusieurs stratégies d'écart ou d'écartement vis-à-vis des enjeux narcissiques de la position autobiographique : dissémination des éléments autobiographiques dans de multiples textes de différents types, affirmation d'une identité paradoxale et décentrée, fragmentation du sujet même de l'écriture autobiographique.

1. Les auteurs réunis ici proposent chacun un texte partant de la contribution prononcée dans le cadre du colloque « Écriture de soi et narcissisme » qui s'est tenu les 24 et 25 septembre 1999 au centre Jussieu (université Paris VII Denis-Diderot). Le présent livre s'inscrit dans les perspectives avancées par le groupe de recherches « Littérature personnelle et psychanalyse », depuis sa fondation en 1992. Il poursuit, à partir d'une nouvelle question, le travail entrepris dans J.-F. Chiantaretto (dir.), *Écriture de soi et psychanalyse*, Paris, L'Harmattan, coll. « Psychanalyse et civilisations », 1996 ; *Écriture de soi, écriture de l'histoire*, Paris, In Press, coll. « Réflexions du temps présent », 1997 ; *Écriture de soi et trauma*, Paris, Anthropos, coll. « Psychanalyse », 1998 ; *Écriture de soi et sincérité*, Paris, In Press, coll. « Réflexions du temps présent », 1999.

La deuxième partie présente trois cas d'*affection narcissique* de la fonction de l'autre dans l'écriture de soi. Michèle Huguet propose, derrière l'apparente opposition, un rapprochement de « deux figures inverses des investissements libidinaux » : la figure mythologique de Narcisse, voué à la mort dès lors qu'il s'éprend de lui-même, et l'expérience mystique telle qu'elle est attestée par Thérèse d'Avila dans la relation de sa vie. Dans un tout autre univers, les écrits autobiographiques de Boris Schreiber permettent à Anne Clancier de poser la question du double dans l'écriture de soi, lorsqu'elle est chargée, littéralement, de faire face à des expériences traumatiques précoces. Complémentairement, la posture singulière du poète-autobiographe Saint-John Perse, qui présente lui-même son œuvre dans la Pléiade et écrit sous une douzaine de pseudonymes, conduit Catherine Wieder à questionner cette multiplication des dédoublements sous l'angle d'une menace interne d'effondrement.

La troisième partie implique peut-être plus explicitement ce lecteur analyste présent dans l'ensemble du livre, une figure qui n'est réductible ni à l'analyste en situation ni à un critique littéraire informé de psychanalyse : un lecteur (idéal ?) qui supporte d'être confronté au non-recouvrement de l'expérience de l'interprétation chez l'analyste en situation et de l'expérience de l'interprétation d'un texte. Ainsi Ghyslain Levy envisage-t-il l'écriture de soi chez Louis Calaferte comme « une violence faite à soi-même, une écriture contre soi », recherchant finalement une issue pour échapper à la fascination narcissique de « l'auto-observation destructrice ». Avec Christa Wolf, certes très différemment, l'écriture de soi vient là aussi témoigner de la confrontation au changement proposé/imposé par la vie, comme le montre Jacqueline Rousseau-Dujardin. Simon Harel s'est, lui, attaqué directement à l'écriture de soi chez un analyste, Bion ; il met en valeur sa forme autofictionnelle pour mieux rendre compte des « apories » narcissiques de la représentation de soi. Enfin, Philippe Gutton propose une mise en perspective métapsychologique des enjeux narcissiques de « l'écriture adolescente », étayée par sa théorie du pubertaire.

Georges-Arthur Goldschmidt

L'écriture de Narcisse

En fait, les voies de l'établissement de soi n'ont été que peu suivies dans l'histoire littéraire. Bien sûr, on objectera aussitôt saint Augustin, les *Méditations* de Descartes et Rousseau et tout ce qui s'en suit, mais il n'empêche que tout au long des âges, le « soi » est resté sans repères autres que ceux que lui ont donnés ses propres alentours. Peut-être d'ailleurs n'en existe-t-il pas d'autres qui lui permettraient de se reconnaître. Peut-être même n'en a-t-il pas, par essence. La grande découverte qui lui est propre est d'évider tour à tour tous les signes de reconnaissance, d'être en creux, Narcisse précisément.

À l'époque moderne, on a suffisamment montré, à commencer par Sartre, que chacun était à tout instant dérobé à lui-même, qu'il n'avait pour « s'identifier » aucun signe qui lui fût propre. D'autant moins que l'Histoire fut rarement aussi présente : elle fut celle de l'extermination, du crime absolu sous diverses formes et pourtant celle aussi d'une découverte psychologique (le mot est ici volontairement utilisé) peut-être à nulle autre pareille, celle de la psychanalyse, ou mieux, de l'œuvre de Freud qui ne naît pas par hasard au moment où elle naît. Et ce n'est pas par hasard non plus qu'un des slogans les plus connus de ce temps est le fameux *Wo Es war, soll Ich*

Georges-Arthur Goldschmidt, écrivain, essayiste, traducteur.

werden (« Je dois advenir là où il y avait le ça »). En d'autres termes, le *Ich* (le moi ou le je ?) reste largement inexploré, il est encore à bien des égards la *terra incognita* des Temps modernes. Rarement, en dehors de Descartes, de Rousseau ou de Maine de Biran, la philosophie a tenté de cerner la matière même du soi, sachant d'avance qu'elle ne parviendrait pas jusqu'à ce point imperceptible où tout se fait. « *En ce point est quelque chose de simple, d'infiniment simple, de si extraordinairement simple que le philosophe n'a jamais réussi à le dire. C'est pourquoi il a parlé toute sa vie* », écrit Bergson dans un chapitre de *La Pensée et le mouvant*, intitulé « L'intuition philosophique ». Mais Bergson, on le sait, est d'une part de mauvaise origine et, en plus, il ne pense pas en allemand ; le militant nazi Heidegger le trouve secondaire, et il n'en faut pas plus à Paris pour être dans la non-pensée des « petites gens ».

Il est intéressant, d'ailleurs, de constater que l'écriture de soi prend dans les littératures d'expression française ou allemande des voies très différentes : l'isolement presque antique contre le monde pour celle-ci, et celle-là est toujours mêlée à l'écheveau social et indétachable du soi. Mais ce n'est pas parce qu'en apparence, chez tant d'auteurs de langue allemande, la délimitation entre le soi et le monde est très bien tracée qu'elle en est plus nette, mais c'est là une question trop vaste pour être abordée ici.

S'il y a écriture de Narcisse, c'est pour cette seule raison que je me suis insaisissable, mon essence est de la voir se dérober, d'en être réduit, tel George Dandin, à ne plus pouvoir dire que « je sais ce que je sais ». Narcisse, en somme, commence où la parole lui manque. À l'instant précis où il la retrouve, c'en est fait de lui, il lui suffit de se laisser glisser au fil du langage, de l'appartenance ou de l'option. C'est bien pourquoi, malgré les apparences, le « savoir de soi » est redoutable pour les autorités quelles qu'elles soient, puisqu'il en signale les défaillances possibles.

S'il y a, comme chez Descartes, dès le début, tromperie des signes, « *de sorte que désormais il faut que je prenne soigneusement garde de ne pas prendre imprudemment quelque autre chose pour moi* » (*Seconde méditation*), c'est qu'il y a danger pour l'autorité qui me le fait accroire, si bien qu'on peut se demander s'il n'y a pas toujours et d'emblée eu un danger fondamental de l'expression de soi, d'abord par « *ce qui fonde l'irréductibilité d'une existence* », comme le dit Claude Burgelin, ensuite parce que cette expression de soi remet en cause l'ordre même du langage. Le soi est ce qui fait toujours trembler le langage dont l'essence est de ne pas l'exprimer. Rien ne

rend compte de quiconque. Ainsi tout irait tellement mieux s'il n'y avait pas de philosophes pour faire de la philosophie, car ce sont eux qui troublent la pensée par leurs dérives, leurs erreurs de jugement, leurs fixations et leurs lubies diverses. On a beau vouloir nous faire croire que leurs œuvres valent mieux qu'eux-mêmes, nous ne nous y laissons pas prendre puisque nous voici à notre tour à l'œuvre.

Ce qu'il y a de si éclatant chez Van Gogh ou Nicolas de Staël, c'est leur suicide, leur personne donc, celle-là dont on ne sait rien. Toute leur peinture, et nous avons beau dire, nous la voyons à travers lui. C'est qu'on ne parvient pas à les oublier, ni l'un ni l'autre : celui-là même qu'ils sont et van Gogh et de Staël, aussi insaisissables que nous le sommes nous-mêmes. La vogue actuelle des biographies en France n'a peut-être pas d'autre raison : savoir comment c'est d'exister en l'autre, c'est-à-dire comment je fais pour m'y reconnaître dans l'absence même de signes de soi. Savoir comment c'est dans l'autre, alors que j'en suis moi l'indémontrable preuve.

Tout signe, tout point de cristallisation reconnaissable du soi échoue à se faire entendre, comme justement le théâtre de Molière nous en donne tant de signes. Il n'en est guère, en effet, qui permettent autant de pôles d'identification, d'assimilation, précisément à des personnages non assimilés : Dandin, Alceste, Don Juan, Tartuffe, Harpagon, Jourdain, qu'ils le veuillent ou non, émergent, ils sont des récifs, ils entravent le déroulement ; ils gênent, ils font obstacle. Il faut dire que le XVII^e siècle français savait comment mettre des bâtons dans les roues : Descartes, Pascal, Molière, sans parler, un peu plus au Nord-Est, de Spinoza. Or, ce qui caractérise la modernité, c'est qu'elle met fin, une fois pour toutes, à ces petites émergences, à ces encombrantes présences que sont les malades mentaux, les bohémiens ou les juifs.

Quel gouvernement à venir pourrait admettre des propos à ce point scandaleux : « *Il y a déjà quelque temps que je me suis aperçu que, dès mes premières années, j'avais reçu quantité de fausses opinions pour véritables, et que ce que j'ai depuis fondé sur des principes si mal assurés ne pouvait être que fort douteux et incertain ; de façon qu'il me fallait entreprendre sérieusement une fois dans ma vie de me défaire de toutes les opinions que j'avais jusqu'alors en ma créance et commencer tout de nouveau dès le fondement...* » ? Ce sont là, on le sait, les toutes premières lignes des *Méditations* du même Descartes, et ce qu'elles disent fonde à la fois la conscience de soi, dont Narcisse n'est que la

concrétisation, et la remise en cause de ce qu'on enjoint à Narcisse de confondre avec lui-même ; imagine-t-on Narcisse en fanamili, en national-patriote ou en militant ? Si au moins Narcisse et Descartes avaient des repères précis à nous fournir auxquels se raccrocher, mais autre scandale, il n'y en a pas.

Il n'est pas de signes propres à Narcisse, si ce n'est précisément lui-même, non son image, mais son reflet, ce qui est tout à fait autre chose. C'est que Narcisse est impropre à tout ce qui n'est pas lui. Il ne se rallie à rien en tant que Narcisse. Il n'a pas de langage pour lui, il le trouve tout fait, établi. Il n'y a donc que bien peu de chances qu'il puisse lui être propre. Sans cesse il se heurtera à cette marge infime qui l'en sépare, au sens donc.

Narcisse ne s'apparaît que là où il se manque, ou plutôt pour autant qu'il se manque. Il n'est en rien un de ces personnages « positifs » qui apportent réconfort, espérance et progrès ; il est en dehors dès qu'il apparaît, à moins de se fondre dans la galerie des ancêtres. Mais il indispose pour peu qu'il soit véritablement Narcisse.

L'écriture de Narcisse est une écriture essentiellement moderne ; elle commence, comme chacun sait, avec Rousseau et Karl Philipp Moritz et son admirable *Anton Reiser*, plus de mille ans après Augustin, et ne cesse plus depuis, ce qui, sans doute, s'explique. Il est en tout cas frappant que Proust, Joyce, Doderer, que les grands textes du « soi » naissent parallèlement à la psychanalyse, comme s'il y avait une relation intime entre les deux. Précédées l'une et l'autre par les grands écrits théologiques ou psychologiques, de Malebranche à Lammenais et de La Bruyère à Joubert pour simplifier à l'extrême, la psychanalyse comme l'autobiographie expriment à coup sûr une rupture, un hiatus, un changement capital qu'ont si bien repéré Hans Blumenberg et Michel Foucault.

Il y a de moins en moins d'occasions pour se confondre avec ce qui environne chacun. Comme si, dès l'époque de Rousseau, il y avait déjà eu ces frémissements annonciateurs de la catastrophe que Heinrich Heine entendra si fortement, soixante-dix ans plus tard. La naissance de l'autobiographie semble correspondre à l'intuition d'une perte irrémédiable. Tout se passe comme si l'autobiographie ou l'écriture de Narcisse devaient laisser les marques d'une mémoire désormais condamnée. Tout se passe également comme si l'écriture de Narcisse ne se mettait en place que sur fond d'anéantissement, comme exclusif contenu de notre temps. On dirait que l'écriture de Narcisse découvre toujours plus de cheminements du soi, qu'elle parcourt et reparcourt sans cesse, inexplorés et neufs, toujours plus difficiles à défricher que les repères se font plus rares.

Qui, par exemple, aurait songé à décrire la nature comme on le fera à partir de Rousseau et de Chateaubriand en France où à partir de Goethe ou Tieck en Allemagne, comme si une intuition, *eine Ahnung*, dirait l'allemand, ne faisait pas voir ce qu'on ne verrait plus.

À lire La Bruyère ou La Rochefoucauld, on devine à tout instant la présence muette de ce dont il n'est pas même nécessaire de parler, comme si on parlait des choses et les peignait en un temps précis de basculement où elles s'abolissent peu à peu. Quelle disparition signale ainsi l'apparition de l'écriture de soi et de la peinture de paysage ? L'autobiographie et la peinture de plein air ou les descriptions de nature d'Adalbert Stifter parlent probablement de quelque chose dont la perception est usée et que sa disparition rendait formulable

À juste titre, Jacques Lecarme rappelle l'autobiographique chez Flaubert, un autobiographique déjà comme naturellement menacé. On pourrait dire que le dernier auteur autobiographique de notre temps est Kafka, à qui est interdite l'écriture de Narcisse. Aux deux bouts de la chaîne, Rousseau et François Augiéras pouvaient encore se livrer à l'autobiographie, car la jouissance de soi est désormais aussi incongrue que dérisoire ; il ne peut plus y avoir que des autobiographies frappées par l'histoire, à laquelle il était encore relativement possible d'échapper au XIX^e siècle, puisqu'elle ne s'était pas encore à ce point inscrite dans le visible. Il n'est personne aujourd'hui en Europe qui puisse échapper – et c'est une véritable tarte à la crème de la philosophaille parisienne – à l'emprise de la matérialisation de l'histoire en tant qu'impérialisme de la technique.

D'où toute l'importance du « pacte autobiographique » et du travail d'Anne Roche sur les témoignages de celles qu'on laisse si peu parler ou de Philippe Lejeune. Comme s'il importait soudain de garder trace de ce qui va disparaître, comme si on ne prenait conscience des choses qu'à l'instant de leur effacement – ainsi, qui comprend encore aujourd'hui pourquoi, grands dieux, M^e Pinaud voulait condamner dans *Madame Bovary* de bien innocents passages ? –, c'est peut-être que nous avons perdu un certain sens érotique, tout comme on pourrait ne plus reconnaître certains signes de soi et ne plus tout à fait comprendre certaines indications des premiers livres des *Confessions*.

Il convient donc de sauver l'autobiographie à tout prix, mais comme trace de mémoire, non comme établissement de soi, car là

est bien le grand interdit. L'écriture de soi découvre tout un ensemble de perceptions émotives, de sensations corporelles à la limite de l'un et de l'autre, de l'âme, pour employer un terme galvaudé, et du corps, comme le note si bien Joubert ; elle repère le lieu érotique même, au départ du désir, ce centre-soi par lequel se fait au bout du compte toute activité mentale. Et puis enfin, Descartes écrit dans la seconde des *Méditations* : « [...] mais je ne connais pas assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis : de sorte que désormais il faut que je prenne soigneusement garde de ne prendre pas imprudemment quelque autre chose pour moi, et ainsi de ne me point méprendre dans cette connaissance, que je soutiens être plus certaine et plus évidente que toutes celles que j'ai eues auparavant. » Descartes parle comme Narcisse, et il sait de quoi il parle. Jean Genet dans *Notre-Dame des Fleurs* a montré le caractère miraculeux de cette pratique de soi.

Être Narcisse, c'est ne s'identifier à rien, pas même à soi, puisque être soi, c'est ne pas s'identifier, c'est simplement reconnaître tout au plus cette sorte de point géographique autour duquel s'étend circulairement le monde. Jean-Luc Nancy a écrit à ce sujet un magnifique petit livre, *Ego sum*, où il dit à propos de Descartes à qui le livre est consacré : « Il y a quelqu'un qui se confond avec personne, puisqu'"il" ne ressemble à rien ; quelqu'un qui se confond avec personne », c'est-à-dire, en latin, avec le rôle ou le masque dont « il » couvre sa honte.

La honte, en effet, est un moment majeur de Narcisse. L'adolescent livré à la punition, injustement accusé, a vécu jusqu'au comble le sentiment de l'existence, comme l'appelle Rousseau, « l'indémontrable identité » et la honte le rendirent inconfondable, dérisoire et lamentable, renversement de l'émerveillement de soi, et Narcisse alors s'exalte d'être lui, il s'en exalte désormais constitué dans l'irréfutable découverte de l'exaltation d'être, que rien, jamais, au souvenir de ce qui fut, ne viendra démentir. S'il tente de cacher sa honte, s'il essaie d'effacer ce que virent ses compagnons d'internat, c'est qu'il a été exposé tel quel et tel qu'il ne se verra jamais lui-même, donnant le spectacle de sa mise à nu, de ses trépignements et de sa honte, en pleurs : c'est en réalité moi qui suis là au comble de mon irréfragable souveraineté. Jamais je ne croirai aucune de vos injonctions à être ce que je ne suis pas. La charité n'est pas autre chose, elle est ce savoir de soi si puissant qu'il sait ce savoir tel que le vit autrui et tel que nul ne le lui imposera.

Car Narcisse est aussi le héros de lui-même, qui se découvre dans l'opprobre, dans l'orgueil masochiste. Gilles Deleuze a en son temps décrit cette inaliénable souveraineté du masochiste, ce que l'un des biographes de Rousseau nomme « l'éros glorieux ». *Narcisse puni* fut le titre d'un petit livre que je consacrai à cette brûlure du soi. Je suis, moi Narcisse, inconfondable avec tout ce que, d'emblée, je sais ne pas être moi et qui, de la façon la plus précise, m'est indiqué par le langage, et de celui-ci, je sais bien qu'il est de toutes les choses celle que je dois le moins croire.

Sosie, dans *L'Amphitryon* de Molière, est justement au comble du soi lorsqu'on lui dérobe tout moyen d'identification, et surtout les mots pour le dire. Narcisse est celui qui dit : « Je ne serai jamais ce que vous m'impartissez d'être et je ne suis pas ce que vous dites de moi. » Toute la littérature n'est, au bout du compte, rien d'autre que cela, la démonstration que tout ce qu'on dit de quelqu'un n'est jamais ce qu'il est. Je n'écris, au fond, que pour me voir passer dans la rue avec les autres.

Car le paradoxe est bien là, Narcisse ne cesse de vouloir s'établir par le langage qui le dément, il voudrait se réduire à n'être plus que ce point devant lequel on a beau s'agenouiller et qui pourtant ne veut pas se dévoiler, dont parle dans *Perrudja*, Hans Henny Jahnn, l'écrivain hambourgeois qui poussa l'autobiographique du désir et du corps adolescent jusqu'à l'inverser en matière du monde. Jahnn figure, comme son grand prédécesseur Karl Philipp Moritz, au plus haut point cette écriture narcissique allemande tout entière issue du quiétisme de M^{me} Guyon, l'amie de Fénelon qui donnera le piétisme allemand et verra naître des centaines d'autobiographies, dont celles de Adam Bernd et de Jung-Stilling sont les plus célèbres. Peu d'entre elles, semble-t-il, bouleversent autant la fin de notre siècle qu'*Anton Reiser*. Moritz donna, en effet, cent cinquante ans plus tôt, la plus poignante et la plus précise des investigations autobiographiques peut-être jamais entreprises, à travers son petit *Anton Reiser*.

Cet enfant qui donne son nom au livre, humilié et bafoué, moqué et de plus miséreux, atteint à l'extrême du discernement et à l'avènement d'un soi glorieux et souverain, d'une telle évidence que n'importe quel lecteur le reconnaît immédiatement pour sien.

Moi, Narcisse, je suis inaccessible, sur moi le langage se casse, c'est bien pourquoi il existe : car le centre du langage est muet puisque c'est moi et que je ne puis en rendre compte : je ne peux faire voir mon comprendre.

L'écriture de Narcisse se dérobe toujours et n'atteint jamais. Elle est dans son essence une menace pour les pouvoirs quels qu'ils soient et surtout ceux qui prétendent penser à notre place. L'écriture de Narcisse ronge, dénie et se moque puisqu'elle procède de ce point central si évident et informulable. Narcisse commence là où la parole se dérobe. L'accusé devant le tribunal qui ne peut établir son innocence vit au comble tragique le soi de Narcisse à qui manquent tous les signes

Or tout vient de ce que je ne peux établir l'intensité du vide de moi-même que par les signes qui l'abolissent, puisque le langage est fait pour un usage contraire à celui-là. Pourtant, tout porte à croire que Narcisse ne s'est découvert que par le manque : dans l'eau, en effet, il s'est vu de ne pas se voir. Il s'est découvert de ne pas se voir. Jacques Lacan a fort bien montré la portée de cette *assomption jubilatoire* que rien, jamais, ne viendra égaler.

Mais c'est par le retournement, comme par la honte, à travers les traumatismes historiques que le soi se saisit, bien malgré lui. Narcisse sans cesse est confronté à la réalité du monde qui l'entoure et ne lui laisse de recours qu'en lui-même. Il est livré à ce monde qui sans cesse le *défait*, le laisse pantelant, comme démenti jusqu'au plus intime, réduit, littéralement, en cendres. Ce siècle peut-être plus que nul autre s'est efforcé de dépouiller chacun le plus possible de lui-même, en l'accusant d'être ceci ou cela : juif, tutsi, kosovar ou serbe. L'essentiel fut d'empêcher chacun de se saisir lui-même autrement que par la désignation que d'avance on a faite de lui. Claude Burgelin le dit magnifiquement : « *Ces forces de déliaison sont devenues déflagration au cours de ce siècle. La multiplication des textes de mémoire vient traverser les lignes d'une histoire qui fit à ce point subir l'extrême de la cruauté et de la folie. Textes de survivants ou de descendants, ils tentent, pour reprendre les mots de Hamlet, de remettre en place "un temps hors des gonds"*. » Auschwitz était destiné à effacer à jamais toute trace, tout repère, toute présence.

C'est que Narcisse est voué à une écriture qui, de toute façon, ne peut jamais être la sienne, puisqu'il n'est que parce qu'il n'a pas de signes. De plus, l'histoire fait qu'il ne peut avoir d'aliment qu'en elle, soit parce qu'il la subit, soit parce qu'il se souvient, si bien que tout travail autobiographique quel qu'il soit est aussi un document sur l'histoire du temps vécu puisque tout document autobiographique donne des indications sur la manière qu'a le soi de s'inscrire dans le flot du monde. Il est néanmoins remarquable que l'écriture

de soi commence toujours là où il y a de la « part échappée », de l'irréductible, de l'impropre, du non-conforme.

Il n'est pas sûr que, à toutes les époques de l'histoire, il ait été possible de formuler le soi autrement que comme partie intégrante d'un tout constitué. Et c'est bien le mode biblique qui semble pour la première fois instituer l'individu comme tel dans les dialogues innombrables et toujours véhéments qu'ont les différents personnages avec Dieu. L'étonnant, de toute façon, c'est la permanence du thème, rejoint peut-être aujourd'hui par la psychanalyse qui s'en inquiète dans sa tentative permanente de démasquer ce qui sans cesse se dérobe, comme si l'inconscient était le même mot pour le soi lui-même et pour son insaisissabilité.

C'est que le soi le plus intime, qui comme Narcisse se sait, est aussi ce qu'il y a de plus anonyme, de plus impersonnel : au comble du moi, je ne suis personne, je suis réduit à rien, à ce que Witold Gombrowicz dans *Ferdydurke* appelle le *cucugnard*, qui rend toute définition dérisoire et inopérante, et il écrit dans son *Journal* en 1961 : « *Même si des forces me malaxaient comme une poupée de cire, je resterai moi-même tant que je protesterai là-contre. Cette protestation contre la déformation constitue notre forme authentique.* »

Mais quand le biographique, de plus, est comme le soubassement du hasard, le terrain où tout se creuse, le recours au mérite, au talent ou au don artistique ou littéraire devient presque une obscénité. Avoir la chance biographique de voir confirmer à chaque instant le manque de la parole rend la tâche de l'expression littéraire plus aisée à celui que le hasard a ainsi pourvu qu'à celui que le hasard fit naître comblé. Narcisse ainsi traverse les apparences, ne se fie à rien de ce qui lui a été imposé afin qu'il se confonde avec ces articles de foi dont on lui fait croire qu'ils sont la vérité.

Le doute tel que le mettait en œuvre Descartes est l'un des attributs essentiels de Narcisse, puisque son savoir de lui-même l'empêche d'adhérer et que, s'il adhère, ce n'est jamais que du bout des lèvres. Il est un facteur de trouble par sa seule présence et son écriture, si rangée qu'elle se prétende, n'en est pas moins un danger. Les polices ne s'y trompèrent jamais qui surent tout de suite repérer non seulement les écrivains ouvertement subversifs, mais également ceux qui, comme Kafka – interdit quarante ans durant dans les pays de l'Est –, semblaient ne jamais parler que d'eux-mêmes, alors qu'ils parlaient de tout le monde.

